

# Lectures

Les comptes rendus

/

2023

---

## Paul Cary, Jacques Rodriguez, *Pour une sociologie enfin écologique*

ANTOINE DUBIAU

<https://doi.org/10.4000/lectures.59305>



**Paul Cary, Jacques Rodriguez, *Pour une sociologie enfin écologique*,**

Toulouse, Erès, coll. « Sociologie économique », 2022, 181 p., ISBN : 978-2-7492-7449-2.

Vous pouvez commander cet ouvrage sur le site de notre partenaire Decitre

---

### Texte intégral

- 1 Dans son traitement de l'enjeu écologique, la sociologie en tant que discipline serait en retard par rapport aux autres sciences sociales. Rejoignant là un constat disciplinaire partagé<sup>1</sup>, Paul Cary et Jacques Rodriguez indiquent en effet que « les sociologues, sans être totalement absents, se sont faits plus discrets » (p. 13) que d'autres scientifiques (en histoire, en anthropologie ou en philosophie) sur l'étude de l'enjeu écologique. Dans l'introduction de leur essai, les deux sociologues dressent ce constat en identifiant deux réactions à la crise écologique dans la classe intellectuelle. D'une part, pour beaucoup de sociologues attachés à la pensée critique, « la question des dégâts à l'environnement apparaît[rait] comme dérivée de l'enjeu premier, le renversement du capitalisme » (p. 10). D'autre part, la critique du naturalisme qui distinguerait radicalement la nature de la société « prête peu attention aux institutions, donc aux rapports de force » (p. 10). Selon les auteurs, ces deux approches qui dominent aujourd'hui les sciences sociales pèchent en raison de leur faible mobilisation des réflexions précoces des pensées

écologistes, en particulier sur les questions de limites écologiques ou de critique de la technique. Les auteurs entendent donc, dans leur ouvrage, reconsidérer l'objet de la sociologie : « appréhender le social, bien sûr, mais en l'élargissant aux relations que nous entretenons avec le vivant » (p. 15).

2 Le premier chapitre balaie largement l'histoire et les théories de la sociologie, à travers les rapports qu'a entretenus la discipline avec les sciences naturelles – et plus largement avec la nature. Selon Cary et Rodriguez, son ambition initiale se fondait sur le récit progressiste de l'arrachement des sociétés modernes à la nature. Nombre de sociologues auraient rapidement fait un pas de côté en soulignant les ambivalences de la modernité industrielle, mais seulement pour mieux en corriger les côtés négatifs, ce qui témoignerait de leur adhésion à la dynamique de modernisation. Le rapport de la sociologie à la nature prendrait, dès lors, trois formes spécifiques : l'absence, la distance et la méfiance. Ainsi, la sociologie pêcherait par un « sociologisme intégral » (p. 29), c'est-à-dire par le postulat de départ selon lequel tout est socialement construit, rendant de fait inopérants les déterminismes biologiques et écologiques dans l'organisation des sociétés humaines. Les travaux en sociologie de l'environnement se sont alors souvent contentés de décrire les mobilisations écologistes, sans appréhender la spécificité politique de leur objet. Cary et Rodriguez pointent tout de même certaines innovations sociologiques, notamment dans les travaux d'Ulrich Beck<sup>2</sup> et Bruno Latour<sup>3</sup>, sans s'inscrire dans leur sillage théorique pour autant. Dans leur « triangle d'or d'une sociologie écologique » (p. 55), les deux sociologues proposent une triple exigence pour rénover le projet de la discipline. La première est *théorique*, puisqu'il s'agit d'« œuvrer à la conservation d'un monde vivant ». La seconde est une exigence *critique*, afin de faire de la « conservation du monde » (et en particulier de la nature) un impératif sociologique. Enfin, la troisième exigence est *pratique* et consiste à « rendre l'utopie accessible » par la mise en évidence des « expériences émergentes » qui transforment déjà le monde, ici et maintenant. Les trois chapitres suivants<sup>4</sup> sont respectivement dédiés à la mise en œuvre de chacune de ces exigences.

3 Le second chapitre s'intéresse aux politiques de conservation de la nature, en revisitant les approches sociologiques habituelles de ces dispositifs afin de relativiser les critiques constructivistes de l'idée de nature. Paul Cary propose de « tracer une voie étroite entre deux idéaux-types : une approche de la conservation qui pense principalement les relations entre les humains et le reste du vivant sous l'angle de la conservation, et une autre, qui ne voit dans la nature qu'une construction sociale » (p. 59). Bien qu'elle ne soit pas à négliger, le sociologue considère en effet que l'histoire coloniale des dispositifs conservationnistes<sup>5</sup> ne peut pas justifier leur mise à l'écart pure et simple à l'heure actuelle. Plus fondamentalement, les critiques courantes de la *wilderness*<sup>6</sup> ne prendraient en compte ni le point de vue des êtres vivants non-humains, ni la réalité écologique des espaces effectivement dépeuplés humains. En d'autres termes, en critiquant les effets sociaux des dispositifs de conservation, de nombreux travaux en sciences sociales finiraient par condamner la conservation elle-même. Au contraire, Paul Cary reste soucieux de « maintenir la part sauvage du monde »<sup>7</sup> (p. 80) en préservant certains espaces échappant, au moins relativement, à l'influence humaine. Il propose alors « des pistes concrètes pour une sociologie de la conservation » (p. 81-87), comme la critique du détournement capitaliste des dispositifs de compensation écologique ou le déploiement d'un « revenu minimum de conservation » pour les populations humaines vivant dans les espaces protégés.

4 Paul Cary propose de relire, dans son troisième chapitre, la dynamique scientifique interdisciplinaire autour des « communs » à l'aune de la crise écologique. Le sociologue pose notamment la question de « la juste délimitation des communs et de la communauté supposée s'en occuper » à partir de deux exemples aux trajectoires contrastées. Le premier concerne l'économie sociale, qui aurait « perdu de vue l'objectif de transformer les institutions » (p. 102) contribuant ainsi à la dégradation de l'environnement comme le reste de l'économie. Le second exemple s'intéresse à la situation sur la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, dont une partie des habitants a défendu une forme de « propriété commune » en vue d'une régularisation de leur

occupation des terres, essuyant des critiques d'autres habitants pour qui la régularisation reflète la reprise de contrôle par l'État et le marché. Cary met alors en garde contre un risque de « glissement du commun vers l'entre-soi » (p. 111) en raison du mode de constitution des communautés s'occupant des communs. Il relève également que les principales approches des « communs » en sciences sociales considèrent uniquement ces derniers comme des ressources mobilisables par les sociétés humaines. Deux concepts sont alors mobilisés pour élargir cette conception jugée trop anthropocentrée des communs : les « communs latents » qui intègrent les intérêts complexes des non-humains<sup>8</sup> et les « communs négatifs » que sont les infrastructures écologiquement obsolètes dont « héritent » les sociétés humaines<sup>9</sup>.

5 S'inspirant de la « sociologie des émergences » de Boaventura de Sousa Santos<sup>10</sup>, Paul Cary entend « mettre l'accent sur les potentialités ouvertes par de nouvelles mobilisations, d'insister sur leur potentiel de transformation plutôt que de les renvoyer aux lois d'airain de l'oligarchie ou à l'isomorphisme institutionnel » (p. 130). Le quatrième et dernier chapitre est ainsi dédié à la mise en évidence d'expérimentations écologiques et démocratiques à différentes échelles – nationale, municipale, communautaire et privée. Le sociologue identifie plusieurs convergences positives entre les différents exemples mobilisés. La première réside dans leur projet commun de « rompre avec [la] conception utilitariste de la nature » qui domine les sociétés occidentales (p. 155). La seconde convergence entre ces différents exemples réside dans le fait de s'attaquer à la propriété uniquement conçue comme *abusus* car « le devenir de certains lieux, de certaines choses, importe à tout le monde » (p. 156) notamment aux non-propriétaires. De façon plus normative, Paul Cary défend également la complémentarité générale des alternatives, par-delà certaines contradictions de façade.

6 La conclusion de l'ouvrage reflète la volonté, déjà disséminée tout au long de l'ouvrage, de Cary et Rodriguez de prendre part aux débats contemporains sur la question écologique, en sciences sociales comme dans l'espace public. Plusieurs contributions récentes à l'actualisation de la pensée écologique sont notamment discutées – comme celles de Bruno Latour, Harmut Rosa, Pierre Charbonnier ou Aurélien Berlan – pour déterminer la trajectoire souhaitable des sociétés humaines. Celle-ci devrait prendre la forme la recherche d'une « richesse frugale ou sobre » (p. 160), à laquelle la sociologie se devrait de contribuer en élargissant son objet au vivant, en étudiant la « socialité-plus-qu'humaine »<sup>11</sup>.

7 L'ouvrage a les défauts de ses qualités. Très érudit, le propos mobilise de nombreuses références importantes des humanités environnementales mais aussi des références classiques de l'écologie politique. Ainsi, l'objectif de rapprochement de ces champs distincts est rempli de façon maîtrisée, tout comme celui de bousculer certains dogmes sociologiques. En cherchant à discuter toutes ces références en les articulant dans un propos cohérent, l'ouvrage devient toutefois très dense, sans toujours restituer fidèlement l'ensemble des thèses critiquées. En présentant par exemple comme « hors-sol » les critiques constructivistes de l'idée de nature, le livre ne trace pas exactement la « voie étroite » qu'il revendique mais prend parti dans un débat radicalement polarisé. En effet, la description du constructivisme comme étant aveugle aux réalités biologiques et écologiques n'est pas neutre dans l'espace public, mais irrigue largement la remise en cause du statut scientifique de la sociologie<sup>12</sup>. Malgré quelques raccourcis malheureux de cette nature, *Pour une sociologie enfin écologique* reste un ouvrage particulièrement stimulant, par sa relecture écologiste de certains fondements épistémologiques des sciences sociales.

---

## Notes

1 Lionel Charles, Bernard Kalaora et Chloé Vlassopoulos, « Environnement sans frontières et sociétés : l'incomplétude sociologique », in Guillaume Blanc, Élise Demeulenaere et Wolf Feuerhahn (dir.), *Humanités environnementales : Enquêtes et contre-enquêtes*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017, p. 139-160.

2 Ulrich Beck, *La société du risque*, Paris, Aubier, 2001.

3 Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.

4 Après l'introduction et le chapitre 1 écrits avec Jacques Rodriguez, Paul Cary est l'auteur unique des chapitres 2, 3 et 4, ainsi que de la conclusion.

5 Guillaume Blanc, *L'invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'Éden africain*, Paris, Flammarion, 2020.

6 William Cronon, « Le problème de la wilderness, ou le retour vers une mauvaise nature », *Écologie & politique*, vol. 38, n° 1, 2009, p. 173-199.

7 L'expression est tirée de Virginie Maris, *La part sauvage du monde. Penser la nature dans l'Anthropocène*, Paris, Seuil, 2018.

8 Anna Lowenhaupt Tsing, *Le Champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte, 2017.

9 Emmanuel Bonnet, Diego Landivar et Alexandre Monnin, *Héritage et fermeture. Une écologie du démantèlement*, Paris, Divergences, 2021.

10 Boaventura de Sousa Santos, « Épistémologies du Sud », *Études rurales*, n° 187, 2011.

11 Anna Lowenhaupt Tsing, « More-than-human sociality: a call for critical description », in Kirsten Hastrup (dir.), *Anthropology and nature*, Londres, Routledge, 2013, p. 27-42.

12 En études de genre, voir Anne Fausto-Sterling et Priscille Touraille, « Autour des critiques du concept de sexe. Entretien avec Anne Fausto-Sterling », *Genre, sexualité & société*, n° 12, 2014. Sur l'écologie, voir par exemple Pierre Charbonnier, « Constructivisme et urgence environnementale », *La vie des idées*, 10 mai 2016. Enfin, sur les rapports entre biologie et sciences sociales en général, voir Sébastien Lemerle et Carole Reynaud-Paligot, « Causalisme et contextualisation : sur les usages de la biologie par les sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 54, n° 1, 2016, p. 159-182.

---

## ***Pour citer cet article***

### *Référence électronique*

Antoine Dubiau, « Paul Cary, Jacques Rodriguez, *Pour une sociologie enfin écologique* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, mis en ligne le 05 janvier 2023, consulté le 13 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/59305> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lectures.59305>

---

## ***Rédacteur***

### **Antoine Dubiau**

Assistant-doctorant en géographie à l'Université de Genève.

### *Articles du même rédacteur*

**Stéphane François, *La Nouvelle Droite et ses dissidences. Identité, écologie et paganisme*** [Texte intégral]

**Simon Le Roulley, *Introduction à la sociologie d'Henri Lefebvre*** [Texte intégral]

**Sylvaine Bulle, *Irréductibles. Enquête sur des milieux de vie de Bure à N.-D.-des-Landes*** [Texte intégral]

Tous les textes

---

## ***Droits d'auteur***

Tous droits réservés